

ANDRÉ FRAIGNEAU

**LA FLEUR**  
*de*  
**L'AGE**

RÉCIT

*nrf*

GALLIMARD







# LA FLEUR DE L'AGE

## DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE LA N. R. F.

### LES ÉTONNEMENTS DE GUILLAUME FRANCOEUR :

- I. L'IRRÉSISTIBLE. Roman (la vie d'Etudiant).
  - II. CAMP VOLANT. Roman (la vie militaire).
  - III. LA FLEUR DE L'ÂGE. Récit (les voyages et les rencontres).
  - IV. LE CONCOURS DE GRIMACES. Roman (à paraître).
- LA GRACE HUMAINE. Roman.

*En préparation :*

L'Embarquement pour Cythère. Roman.

### VOYAGES

LES VOYAGEURS TRANSFIGURÉS (collection *Une Œuvre-Un Portrait*, avec un portrait de l'auteur par Salvat).

### ESSAIS

VAL DE GRACE, édition du Carrefour, épuisé.

SPECTACLES, Fabre éditeur, images de Lucien Coutaud, épuisé

WATTEAU, à paraître aux Editions Pierre Tisné.

ANDRÉ FRAIGNEAU

**LA FLEUR**  
*de*  
**L'ÂGE**

RÉCIT

*nrf*

GALLIMARD

*Sixième édition*

*L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à vingt-trois exemplaires sur papier Alfa des Papeteries Navarre, dont vingt exemplaires numérotés de 1 à 20, et trois exemplaires hors commerce marqués de*  
a à c.

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous les pays y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1944.*



*A JEAN DELON*  
*fraternellement*

*A. F.*



## INTRODUCTION

*Le poète Hafiz écrivait : « D'un côté le temps de la jeunesse, de l'autre, les jardins fleuris ». Et Barrès le corrigeait par ce trait : « Non, tout ensemble ». Je voudrais que ce nouveau livre, LA FLEUR DE L'AGE, que je lâche, « bateau frêle comme un papillon de Mai » sur la flache noire et froide de notre eau d'Europe, résumât l'essentiel d'une jeunesse qui eut l'avantage de faire ses découvertes (l'amour, l'aventure, l'adoration) parmi les beaux jardins civilisés qui composent notre Occident. Je ne crois pas être intempestif, anachronique. Je pense que je vole au secours de la présence trop oubliée de certains biens qui nous appartiennent, à nous autres, Européens, à nous, surtout, Français. Les Français voyagent peu ; ils voyagent mal ; mais ce sont les seuls voyageurs qui voient. Je n'ai pas imaginé, quand je courais, en compagnie de mon ami Guillaume Francoeur, les capitales et les points de vue sublimes dont nous sommes tributaires, que nous satisfaisions un but égoïste et luxueux. Comme les religieux se chargent de prier pour les débauchés ou les incroyants, nous étions chargés de*

voir, d'apprendre, d'aimer, pour ceux qui, volontairement ou non, avaient des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre le spectacle et la symphonie d'un continent qui est le leur.

Sans doute, on ne trouvera rien ici de politique ou de social, qui méritait cependant de la vigilance et de l'attention. Ce n'est pas ma partie. Mais les quelques observateurs, trop rares, des caducités ou des réveils de l'Europe laissaient échapper, appelés par leurs grands soucis, une certaine couleur et une certaine grâce qui ne me paraissent pas négligeables. Eh quoi ? me dira-t-on, vous respiriez des parfums et vous rassembliez des nuances au moment que grondait le terrible orage ? Je rappelle aux ignorants que « l'Orage » de Giorgione est un tableau votif sur l'autel de la Sérénité, que les « Conséquences de la guerre » de Rubens sont celles, argent et bleu, que détermine un souffle passé à rebrousse-plumes sur le col d'un fabuleux ramier, que Watteau peignit ses « Délassements de la guerre » et ses « Fêtes Galantes » non pas, comme on le croit toujours, en plein calme de la Régence mais aux pires moments de la vieillesse du grand Roi, au temps de Malplaquet, pendant l'invasion, la défaite, l'ennui, quand le Roi vendait sa vaiselle, quand le vin gelait dans les carafes et quand les paysans mangeaient l'herbe des chemins.

Pourquoi ne pas voir les choses comme elles se passent et dans l'ordre où elles se succèdent ? Poussin, Lorrain, ont peint les midis et les couchants repus et glorieux de Louis XIV. Watteau a traduit fidèlement le crépuscule forcément exquis de ce grand règne. Il prépare le bosquet

de roses où, quand descendra le soir inévitable, le rossignol Mozart chantera.

Je ne sais ce qui se prépare pour l'Europe et qui succédera à la nuit pathétique que nous traversons, où ne chante aucun rossignol. Il me semble, qu'inévitablement ce ne peut être qu'un nouveau jour. En l'attendant, à défaut de musique, je témoigne pour les couleurs et les jardins qui subsistent dans l'ombre tombée. Il est utile, il est prudent que ceux qui « ont quelques printemps, déjà, de moins que moi » connaissent le visage éternel bien qu'obscurci de ce qu'ils défendent et qui leur appartient.

Aussi bien, Athènes, Venise, Paris, ma France, ce petit livre maladroit ne dresse-t-il pas le plus récent état de votre beauté ?

Les nouveaux « Etonnements de Guillaume Francœur » que je propose avec ce livre, n'auront, je m'en excuse, rien d'amer. Il appartenait à ce jeune homme sans parti pris, d'apprendre de la vie et de ses voyages que par exemple, les femmes de province sortent la nuit, que Venise n'est pas mourante ni pourrie, que les dieux de la Grèce ne sont pas morts, que la France de juin 1940. que recouvrait une hémorragie de fuyards embaumait quand même la rose, que par la vertu du malheur des prisonniers, nous savons, désormais, que lorsque l'on est loin des yeux, on n'a jamais été plus près du cœur.

Je n'y peux rien. A la veille de la catastrophe la « Grâce humaine » opposait la transparence de nos enfants et leur sourire aux forces aveugles et désespérées auxquelles nos meilleurs intellectuels collaboraient. Au lendemain de la

défaite et parmi nos ruines, je demande une place au soleil pour la beauté du monde et notre plus désintéressée faculté d'enthousiasme.

Je me refusais à un art de dénigrement morose qui accompagnait sinistrement notre glissement vers le pire. Je me refuse à un art d'anticipation trop facilement optimiste et utopique. Je suis voué par ma qualité française à un art de présence, de témoignage, de portrait. Mais je me réserve d'être jusqu'au bout le témoin de la clarté, de la bonté et de l'espoir justifié par des preuves. Le roi de France Louis VII disait : « Nous autres, nous n'avons que trois choses : le pain, le vin et le sourire ». Je voudrais maintenir jusque dans l'ombre, sur notre visage français, le seul des trois dons qui nous reste et qui dépend de nous.

Vous trouvez ma peinture trop légère, mon Europe trop jolie ? mes héros trop protégés ? Une fois de plus je me tourne vers Barrès et je le laisse répondre :

« Les jeunes alouettes gauloises s'élèvent avec ardeur dans les airs et planent au-dessus de ce qu'elles voient de brillant ».

A. F.

# LE GUILLEDOU





« Il y a des pays où les femmes ne sortent pas ! » Guillaume Francoeur fit cette réflexion avec un peu d'effroi à la porte de la gare de Perpignan. Il s'engagea dans l'avenue déserte qui conduisait à la ville. Le soleil tournait, glissait déjà, bien qu'il ne fût pas quatre heures. Mais une courte ondée tombée pendant les derniers moments du voyage avivait toutes les couleurs. Francoeur continuait d'être inquiet pour ses plaisirs : C'est tout près de l'Espagne ici ; les mœurs doivent être les mêmes. Et il se souvint de récits absurdes, où des voyageurs déçus affirmaient n'avoir rencontré d'Espagnoles qu'à l'église, accompagnées de duègnes ou derrière des grilles de prison, écoutant, inaccessibles, d'interminables sérénades, laissant pendre un bras parfumé et consolateur, après deux ou trois ans de guitare assidue. Francoeur n'était pas romanesque du tout. Il aimait les aventures sentimentales quand elles étaient faciles et l'aventure spirituelle quand elle était escarpée. Il était Parisien. Il avait l'habitude de la nuit de Paris où l'on peut sans lourdeur, suivre n'importe quelle femme et à l'aube débrouiller le plus subtil éche-

veau psychologique, autour d'un zinc, en compagnie de n'importe quel chauffeur de taxi.

Ce Perpignan de trois heures de l'après-midi l'effrayait avec ses petites boutiques et ses trottoirs sans passantes. « Il est vrai que ce n'est pas la nuit, » se dit-il, pour se rassurer et pour penser à autre chose. « Il y a d'abord la ville à voir, je suis venu pour ça, après tout. » L'avenue morne et banale cessa et devant lui s'ouvrit un espace empli d'air bleu, de verdure précoces et de constructions en briques. Une sorte de ruisseau contournait une porte puissante flanquée de tours. La ville se proposait aux regards, fortifiée, sévère et d'une belle couleur un peu mate de rose sèche et de vin. Guillaume se sentit parcouru de son agréable frémissement « d'amateur des villes ». Perpignan, dès la porte, ne le décevait point. Comme il différait de pousser plus avant (et peut-être d'être déçu) et qu'il se pénétrait de cette couleur si nouvelle, si tonique, il aperçut dans une sorte d'îlot au milieu du ruisseau et flanquant l'avenue qui le franchit un ridicule pavillon assez semblable à la gare d'Auteuil.

Cette verrière 1900 avec le genre de décrépitude qui n'appartient qu'aux constructions de cette époque, arborait sur des mosaïques peintes le nom singulier de *Palmarium*. Francœur ne résista pas au plaisir de pousser la porte de cet établissement, pour lui si voisin de tant d'autres pavillons parisiens dont le Pavillon Chinois, aujourd'hui détruit, était le plus cher à son cœur pour tant de goûters d'enfance au retour du Bois.

L'intérieur du *Palmarium* valait les promesses de la façade moins celle du nom lui-même. Si

des filles du Rhin en faïence, prises dans un étui de roseaux, soutenaient le plafond de leurs cheveux répandus et de leurs mains chargées de pavots bleus et jaunes, il n'y avait aucune trace du moindre palmier, du plus modeste asparagus. Francœur était seul dans la salle aux banquettes miteuses qui lui rappelèrent Murs. Il s'assit près d'une baie qui donnait sur les murailles rouges.

Mais où sont donc les palmes? demanda-t-il au garçon accouru, persuadé de le surprendre.

— Ah Monsieur! elles ont crevé depuis longtemps! De sa serviette agitée, il parut prendre à témoin la salle aux cariatides que l'on ne pouvait qu'y mourir, surtout si l'on est palme. Puis il apprit à Guillaume que ce qu'il regardait et le charmait par sa robustesse élégante était le Castillet. Francœur s'enquit ensuite d'un hôtel et des distractions possibles. Le garçon fit la moue et dit incidemment : — Aujourd'hui il n'y a pas grand-chose, c'est le jeudi saint. Ce que le voyageur avait oublié. Il cita paresseusement des cinémas et s'échauffa un peu en proposant pour les jours de fête de Pâques une plage élégante, celle où va tout Perpignan, « Canet », où Francœur se jura bien de ne pas mettre les pieds. Il régla le garçon, le remercia, l'écoutant à peine. Ses craintes de l'arrivée se dissipèrent, laissant place à toute la fraîcheur de l'inconnu. On ne juge pas une population sur un jeudi saint. Et la ville, elle-même, était charmante. Francœur alla poser sa valise à l'hôtel, qui donnait sur le Castillet et puis franchit la porte crénelée avec allégresse. Rien ne valait pour lui ce moment où il arrivait seul, dans une ville nouvelle. Et si son goût de l'aventure amoureuse s'exaspérait en

voyage jusqu'à la plus folle témérité, c'est que les joues ou bien les lèvres que l'on embrasse n'ont pas le même goût à Paris qu'à Venise, à Bruxelles qu'à Senlis. Pour tout dire, les baisers de Venise ont le goût de Venise et ceux de Senlis de Senlis. Et souvent, c'était à l'air du soir, à l'air tout simple et jamais le même, là chargé de l'odeur humide et un peu étouffante des marronniers, ici vide, sec, indifférent, que Guillaume en voyage, debout, sans geste, appuyait le visage et le cœur, avec un invisible abandon d'amant.

De l'autre côté de la porte rouge, il s'avança le long d'une rue banale et la suivit.

L'étrange place de la Loge, vidée de ses consommateurs habituels, ne le retint pas. Il demanda à tout hasard à un agent le chemin de la Cathédrale. C'était tout près. Les fameuses murailles majorquines décorées en « arêtes de poisson », la nudité rouge, la puissante ogive unique le frappèrent. A l'intérieur, une ombre froide, peuplée de dévotes obscures, piquetée de rares cierges. La sévérité, la dureté, le silence s'accordaient merveilleusement au Jeudi Saint. Mais quand il eut approché du reposoir de grosses fleurs fraîches sur quoi s'écartelait le fameux Dévot-Christ pareil à un lièvre dépiauté, il manqua de s'écrier d'admiration. Des pleureuses à coiffe noire, comme en Arménie, entouraient le plus cadavre des cadavres et, singulier détail, la victime en bois sculpté et peint était recouverte d'une gaze verte comme si l'on avait craint les mouches.

Guillaume sortit de la Cathédrale, conquis par cette violence admirable. Il se perdit avec le génie du hasard dans les seules rues qui pouvaient ne



**LIBRAIRIE** *nrf* **GALLIMARD**

## LITTÉRATURE

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, THÉÂTRE, CRITIQUE, ESSAIS,  
CLASSIQUES ALLEMANDS, ANGLAIS ET RUSSES, PHILOSOPHIE

\*

MÉMOIRES, SOUVENIRS, CORRESPONDANCES

\*

HISTOIRE — BIOGRAPHIES

\*

DOCUMENTS, VOYAGES, REPORTAGES

\*

SCIENCES — GÉOGRAPHIE

Collection	Collection	Collection
Géographie humaine	l'Espèce humaine	Le Paysan et la Terre
Collection	Collection	
L'Avenir de la Science	Les Grandes Pages de la Science	

\*

LIVRES POUR ENFANTS ET POUR LA JEUNESSE

Collection	Collection	Albums et Contes
La Découverte du Monde	du Bonheur	illustrés et reliés

\*

BEAUX ARTS

Le Musée de la Pléiade relié	Peintres et Sculpteurs Français nouveaux
---------------------------------	---

\*

COLLECTIONS CLASSIQUES

Bibliothèque de la Pléiade	Génie de la France
-------------------------------	-----------------------

\*

COLLECTION CATHOLIQUE

\*

LIVRES RELIÉS — OUVRAGES DE LUXE  
ŒUVRES COMPLÈTES

\*

ROMANS D'AVENTURES ET POLICIERS

\*

**DEMANDEZ NOS CATALOGUES CHEZ VOTRE LIBRAIRE**